Psy Chic

Novembre 2015

Le journal de l'I.F.P.M.
15 allée Juliette Drouet
34070 Montpellier

http://www.psychanalyse-formation.com/

Regard analytique sur l'agressivité

BONOBOS 2ÈME VOLET

Découvrez le dernier Allen, Woody Allen

Retour spontané sur la misophonie

INTERVIEW

UNE RENCONTRE PARTICULIERE

N°5

EDITO

« Se cacher est un plaisir, mais ne pas être trouvé est une catastrophe ». *(Jeu et réalité de Donald W. Winnicott)*

Allo ? Winnicott… ?!! Hum, ça, c'est fait…

Bien vous l'aurez compris, si vous aimez vous faire peur, c'est la bonne période, mais c'est aussi un moment de brouillard épais où réapparaissent fantômes et autres créatures dénaturées, tentant de nous renvoyer la culpabilité de les avoir désinvestis…

Tous ces déguisements de zombies pour ressembler à des abandonniques finalement !…

Trêve de sarcasmes soyons sérieux, Wilhem Fliess était scorpion nous l'avons vu le mois dernier, et bien ce mois-ci je vous prose un autre Scorpion : Ida Bauer, et le premier qui dit « encore Ida ? Olé !» je l'étrangle !

Un article sur la misophonie m'a spontanément donné envie de rebondir sur ce sujet, tout à fait modestement, pour le plaisir d'essayer d'y voir un peu plus clair analytiquement parlant. Et si certains sons spécifiques peuvent rendre agressif, je vous propose un dossier sur l'agressivité, histoire de la (psy) canaliser.

En octobre nous sommes partis à la découverte des Bonobos avec Philippe Minier, je vous invite donc à continuer cette aventure en sa compagnie afin de mieux connaître cette espèce troublante qui a beaucoup à nous apprendre.

En parlant de rencontre intéressante (sans moquerie aucune !) un moment très particulier p.9 vous sera amené dans un échange entre Erika Jouval, étudiante de 3ème année à l'I.F.P.M. et Michèle Escande Codinach, psychanalyste dans ledit institut. A lire absolument !

Pour ce qui est du grand écran Georges Philibert, nous entraîne en des salles obscures ! Non, pas parce que c'est Halloween, mais pour nous parler du dernier Allen,… Woody Allen.

Enfin, sottises et fausse pub sont au rendez-vous, alors faites-vous plaisir. Et si vous ne le souhaitez pas, libre à vous.

Mieux vaut savoir ce que l'on ignore que l'inverse…

Armand Darsel

DETAIL…

Dans le télé 7 jours du mois d'octobre, si vous avez eu l'occasion de le lire, vous avez pu voir un article p.134 s'intitulant : « Comment bien choisir sa thérapie ?». Cet article fait le point sur les méthodes les plus en vogues : TCC, EMDR, mais présente aussi l'option psychanalytique pour ceux qui cherchent une thérapie centrée sur le langage. Dans la marge de droite sont cités tous les sites référencés par la rédactrice Christine Angiolini. Pour ce qui est de la psychanalyse elle s'est référée au site de notre fédération : www.psychanalyse.fr. C'est plutôt une bonne nouvelle non ?

Le journal de l'EEPM
15 allée Juliette Drouet
34070 Montpellier

Bonobos

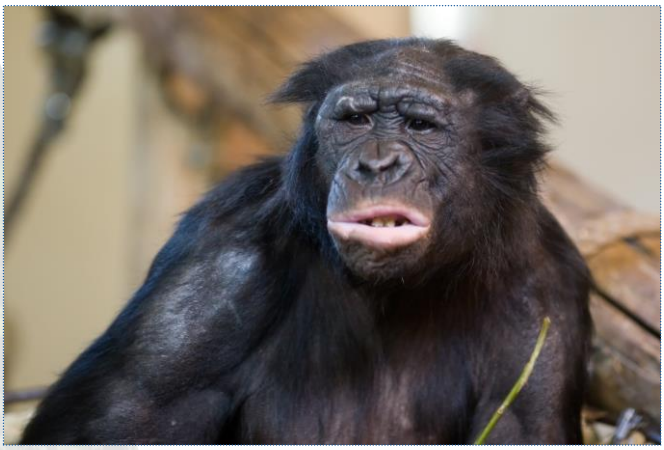
2ème partie

Présentation du Bonobo (*Pan paniscus)*

Longtemps confondu avec le Chimpanzé, la description s'est souvent faite en comparaison avec lui. Dénommé anciennement « Chimpanzé pygmée » ou « Chimpanzé nain » quand on croyait qu'il était une sous-espèce de Chimpanzé, il mesure en fait à peine 10 centimètres de moins. Les deux espèces sont arboricoles et essentiellement végétariennes, avec une tendance plus omnivore du Chimpanzé. La mère reste liée durablement à ses petits et les mâles s'affrontent entre eux pour assurer une hiérarchie. Le dimorphisme sexuel rapproche le Bonobo de l'Humain: le poids de la femelle représente, en moyenne, 85% du poids du mâle. Les mâles sont quand même plus musclés et possèdent de longues canines par rapport aux femelles.

Le corps du Bonobo est plus gracile que celui du Chimpanzé: tête petite, épaules étroites, jambes longues, face plus plate, lèvres rougeâtres, oreilles petites... Il est mieux adapté à la bipédie ce qui lui donne une allure plus proche de l'être humain. Certains scientifiques considèrent qu'il a évolué en conservant des caractères juvéniles à l'âge adulte (crâne petit, ton aigu de la voix, position antérieure de la vulve,...), ce qu'on appelle « néoténie » et qui se retrouve dans l'espèce humaine et chez des animaux domestiques. Jacques Lacan a d'ailleurs souligné le caractère néoténique de notre espèce avec l'aspect prématuré du bébé humain à la naissance (comparativement aux autres mammifères, le temps de gestation chez la femme devrait être de 18 mois!). La curiosité de l'être humain et sa capacité d'apprentissage à l'âge adulte sont des aspects néoténiques.

Du point de vue cognitif, les Bonobos se reconnaissent dans le miroir, peuvent comprendre un langage abstrait et savent créer et utiliser des outils. On a aussi observé



l'ingestion de feuilles dans un but de vermifugation. Les capacités cognitives à l'âge de 6 ans sont équivalentes pour ne pas dire plus élevées chez le bonobo par rapport à l'enfant humain du même âge. Ensuite, la période d'apprentissage se termine rapidement car le Bonobo est adulte vers 9 ans.

Le Bonobo occupe dans la nature un territoire isolé entre le fleuve Congo et plusieurs rivières (le bonobo ne nage pas), en République Démocratique du Congo. Le Chimpanzé et le Gorille y sont absents. Son habitat est une forêt tropicale humide et marécageuse. Il y dispose d'une nourriture abondante, essentiellement végétale (99% de leur nourriture) à base de fruits et de feuilles. Les protéines sont apportées par des pousses d'herbes, parfois par des insectes, des vers, des crevettes, de petits mammifères ou des œufs. Contrairement aux Chimpanzés, ils ne chassent pas d'autres singes pour les manger. Ils peuvent en capturer et même leur montrer de l'affection mais dans un rapport ludique.

A suivre ...

Philippe Minier

Le journal de l'LEPM
15 allée Juliette Drouet
34070 Montpellier

L'AGRESSIVITÉ

(REGARD ANALYTIQUE)

Le comportement agressif chez l'enfant est inhérent à son développement. Cette agressivité doit être canalisée pour que l'enfant puisse prendre confiance dans ce qui l'entoure et accéder à l'insouciance et au jeu. Adulte, l'individu garde un rapport très fort à l'agressivité en tant que langage d'affirmation en société.

D'un point de vue interne

D. W. Winnicott disait : "En grandissant, il (l'enfant) essaie à fond son pouvoir de briser, de détruire, de faire peur, d'user, de gaspiller, de soutirer et d'usurper. Tout ce qui mène les gens en justice (aussi bien qu'à l'asile) a son équivalent normal dans la relation de l'enfant à sa famille pendant l'enfance et la première enfance."

Si l'entourage résiste à ses attaques, alors l'enfant pourra se mettre à jouer, rassuré. Aimer et faire mal sont indissociables, l'enfant aime ce qu'il blesse, il utilisera plus tard ces forces pour aimer, jouer, travailler...

Pour Winnicott, l'agressivité est d'abord une réaction directe ou indirecte à la frustration mais également une source essentielle d'énergie chez l'individu. Lorsque le nourrisson donne des coups avant ou après la naissance, il est encore trop tôt pour parler de coups car le bébé ne sait pas encore pourquoi il agit. Il ressent le plaisir à cette activité musculaire bénéfique qui s'affronte à une résistance, et signifie une première rencontre avec ce qui n'est pas lui. Les fantasmes de destruction dans le développement s'associent aux fantasmes de créativité, ces processus magiques permettent à l'enfant de distinguer les objets "non-Moi". S'ils peuvent s'exprimer dans le comportement grâce à la bienveillance de la mère, ils seront positivés et productifs dans la rencontre avec le réel.

À l'âge de la marche, l'enfant aborde un nouveau paramètre ; en effet sa nouvelle indépendance motrice va lui infliger de la part des parents de nombreuses interdictions. L'ambivalence de ses sentiments va le porter à s'identifier à l'inter-dicteur. C'est l'âge des premiers "non" qui ouvrent l'ère du jugement, de la volonté et de l'affirmation du Moi.

> ***"L'espèce humaine a tendance à vouloir « contrôler » l'incompréhensible et l'imprévisible en le détruisant."***
>
> ***(G. Devereux)***

Pour D. Winnicott, ce qui pousse l'individu vers un comportement antisocial provient d'une déprivation, d'un bon objet dont l'enfant jouissait. Il lui a été retiré à un moment précis et beaucoup trop longtemps pour que l'individu puisse en conserver vivant le souvenir.

Mais il semble, de façon plus générale, que l'être humain cherche à détruire ce qui le rend dépendant, la destruction est inhérente à l'acquisition vitale du sentiment de liberté. Le problème si c'en est un, est que l'homme n'atteint jamais suffisamment, du moins que trop brièvement, ce sentiment. La pulsion de conquête (d'emprise) très relativement censurée selon les structures, se renouvelle dans un besoin d'expansion inné. La pulsion assure la constance du désir, dont l'aspect conflictuel mène à des com-promis modérateurs de tensions, mais jamais suffisamment au regard du principe de plaisir. Ainsi, le principe du "non déplaisir" domine l'ère de la pensée dans le processus secondaire. On remarque bien souvent que le compromis chez l'adulte vise plus généralement le soulagement que l'euphorie.

L'homme consomme et consume tout ce qu'il investit, lui-même y compris. Toute acquisition sera détruite ou transformée, analogie d'une incor-poration orale et digestive ou même respiratoire. Quant aux objets conservés (possessions intel-lectuelles, affectives, ...), ils sont assimilés et mutent selon les modifications permanentes de l'individu ; ces bons objets ont été introjectés par les processus d'identification, intégrant totalement l'identité de la personne, évoluant avec elle sous forme de valeurs humaines et individuelles. Ils se métamorphosent au gré des deuils effectués inhérents à l'évolution. La recherche de satisfaction nécessite constamment un réaménagement des objets investis et désinvestis. Si l'on considère l'évolution du Moi sous forme de strates qui s'éloignent toujours plus de la source,

alors ces objets pourraient être considérés comme vestiges archéologiques…

D'un point de vue externe

Dans nos sociétés, la valeur identitaire tend à passer par l'activité, et se braque (ou se cabre selon P.L. Assoun) face à la passivation. Dans un monde où le but pulsionnel s'inscrit dans une activité, l'idée même de ne pas agir est une acceptation de la castration. Tout doit être actif, c'est à dire avoir un sens constructif, par conséquent l'idée de ne rien faire n'est pas légitime. La légitimité est ce qui fait la respectabilité de l'individu social et ce respect se conserve mieux si l'on sait montrer les dents... Cela vient définir le mode d'individuation qui s'oppose à la fusion maternelle et par extension au concept du « féminin passif ».

"L'agressivité signe l'activité, sauf à relever son caractère réactionnel, refus de se laisser faire". ***(P.L. Assoun)***

D'autre part selon Devereux on peut considérer qu'à la base, les hommes cherchent à contrôler leurs semblables, ainsi que les animaux, en rétrécissant artificiellement la gamme de leurs comportements. Dans un effort de civilisation, les lois tentent de se substituer à la castration brute (tortures, mutilations, …), et les coutumes aux instincts. Le rapport actif social s'étaye sur le mode agressif des instincts territoriaux d'identification.

Au niveau individuel, l'idéal du Moi s'inspire toujours d'un modèle sociétal, inducteur d'un besoin de performance (chacun selon ses codes personnels). Tenter de vouloir faire mieux, faire plus, traduit sur un mode classique le narcissisme humain toujours avide de retours nutritifs, de gratifications, d'amour, de reconnaissance, nécessitant une certaine dose d'activité plus ou moins agressive... Mettre le cap vers l'idéal du Moi atténue les angoisses et renforce le Moi dans son accession à la dignité. Le but de l'adulte se résume bien souvent à être "plus" (fort, riche, généreux, sincère, ...) sans trop enflammer son Surmoi. Mais celui-ci vole en éclat sur des territoires hostiles et cela nous rappelle à quel point il est possible pour l'homme de retrouver ses instincts de survie, violents et archaïques. La notion de réussite en est d'ailleurs toute relative selon les milieux.

A.D.

Biliographie :

17. Devereux G., « La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement ». Conférence donnée à la Société Psychanalytique de Paris, le 17 novembre 1964, publiée in : Revue Française de Psychanalyse, n°1, T. 31, P.U.F., 1967

18. Winnicott D. W., « Agressivité, culpabilité et réparation », Petite Bibliothèque Payot, 2008.

21. Assoun P.-L., « Masculin et Féminin », Anthropos, Paris, 2007.

DERIVE PUBLICITAIRE

MERCI POUR CETTE INSTANCE – LISZT ERIC

C'est au sens de pitié qu'il faut ici entendre le mot « merci ». Car il est un temps où les maux suffisent ! Quand le quotidien se fait torture, prison abandon. Il ne suffit pas d'avoir une constitution solide, la souplesse du danseur, le tact du diplomate, il faut savoir jongler avec les principes de plusieurs réalités. C'est ce que je tends à faire chaque jour, alors que mes nuits sont victimes d'assauts pulsionnels…

Cherchant à rester intègre, je suis pourtant bien malhonnête parfois, mais à tout prix je dois rester l'essentiel, la cohérence, le monde, je dois rester MOI.

RETOUR SPONTANÉ SUR LA MISOPHONIE

A la lecture de l'article p.34 sur la misophonie dans le bimensuel novembre-décembre 2015, n°72 « Cerveau & Psycho », j'ai eu envie d 'émettre un point de vue analytique sur la question, m'appuyant sur des observations personnelles. Une spéculation qui ne cherche pas à se mettre en avant quant à toutes les théories qui ont été publiées bien évidemment. Dans le magazine on trouve la définition de la misophonie : « intolérance à certains sons très précis souvent produits par notre entourage ». Certains chercheurs pensent qu'il s'agit de processus d'association entre le vécu et certains bruits. D'autres qu'il s'agit d'une prédisposition cérébrale.

Ici nous ne parlons pas des sons qui finissent rapidement par irriter les nerfs de par leur répétition ou leur volume sonore. Les thèmes de mastication etc. sont des symboles profondément intimes connectés aux racines de l'existence mais également sensibles à des moments clefs : latence (élaboration des notions de dégoût), puberté, adolescence.
La première idée qui vient est que l'on peut considérer la misophonie comme la manifestation symptomatique d'une baisse de certaines défenses *moïques*.
Ici, les bruits qui engendrent aversion, agressivité, voir haine sont reliés directement au corps. Ce serait avant tout parce qu'ils sont perçus libidinalement qu'ils provoquent le dégoût. Sans remonter dans l'archaïsme, on trouve ici les éléments de la construction psychosexuelle, le pulsionnel et la censure du pulsionnel y sont affichés. On peut supposer que le dégoût que ressent cette femme (cas cité dans l'article) en entendant son fils mâcher, touche à son intimité et à la dimension du tabou de l'inceste d'où son extrême rejet. De la même façon pour cette autre personne qui a dû se séparer de son compagnon qui s'appliquait à mastiquer. Tout ce processus ramène à la constitution du Surmoi. Ce dégoût soudain semble relié à la plus tendre enfance et au **tabou de l'inceste, ainsi qu'à l'angoisse de castration. De façon plus archaïque on ne peut non plus passer à côté de l'angoisse de la dévoration**.

Il y a dans cette manifestation un rejet de type sexuel tel que peut le ressentir l'adolescent ou l'individu qui est écœuré à l'idée de pratiquer une autre sexualité que la sienne. Les bruits concernant la misophonie seront essentiellement basés sur les bruits de bouche, cliquetis d'ordinateur, reniflements, craquements, bruits de coupures d'ongles. De petits sons distincts, secs, nets, imposants de par leur dynamique. De ce fait, ils pénètrent l'ouïe sans qu'un seuil de défense ne soit atteint. On peut imaginer qu'ils parlent au corps de par leurs caractéristiques acoustiques (même intensité que les bruits corporels). Le rapport au corps et à son intrusion subjective me semble capital ici. Ce qui par ailleurs peut s'associer à la **scène originelle** dans son aspect traumatique. J'ajouterai à la liste de ces bruits, celui de l'eau que l'on verse dans un verre ou un gobelet dont le son très intrusif peut violer l'intimité psychique. Tout ce qui est du pulsionnel, manifestation purement affirmée, donc territorial devient invasif. **L'angoisse de castration** a ici toute sa place car si le territoire libidinal perd de sa consistance, il voit ses frontières reculer face à l'activité corporelle de l'autre. Le symptôme du misophone laisse penser à une confusion des frontières physiques : il incorpore ou est incorporé dans le corps de l'autre dans une totale impuissance (dévoration). Le ressenti est sur un mode qui semble tout à coup sauvage, aveugle, violent, tel que l'adulte peut être parfois perçu par un petit enfant. Mâcher, déglutir, couper des ongles, ou le bruit évoquant la miction sont des indices violents du corps en vie qui prend sa place et dans ce contexte, trop de place.

On peut comprendre l'aversion ressentie mais également le fait qu'elle puisse être contextuelle. Comme il est dit dans l'article tout change selon la personne qui émet le bruit. De plus il paraît logique qu'un tel rejet non intellectualisé s'accompagne immédiatement d'une forte culpabilité. Intervient en suivant la haine de soi de haïr l'autre pour ce qu'il fait mais aussi pour sa « non-conscience » de ce qu'il provoque.

Via l'audition, le corps psychique est attaqué et répond par un dégoût violent. Si le dégoût naît avec l'instance surmoïque nous pouvons également voir un rapprochement avec le fait que Freud dans son graphique de 1933 place le Surmoi à l'endroit de la calotte acoustique présente sur le schéma de la première topique. Nous pouvons également repérer l'aspect non chronologique de ce symptôme, voir intemporel (comme pour la phobie) puisque l'agressivité s'arrête net en même temps que stoppe le bruit… Il ne s'agit pas d'une phobie mais l'aspect projectif d'un mode de défense est bien présent.
C'est l'interprétation du son (et non le son lui-même) qui traduit une réaction défensive quant à une agression psychique par manque (baisse, régression) de symbolisation. De l'énergie est déliée et se voit transformée en pulsion d'agression. La perte de repères conséquente à l'effraction « psycho-sonore » créée l'angoisse. De là il semble normal de constater la suractivité du cortex auditif ainsi que de l'amygdale. De plus la personne est confrontée à la notion de désincarnation potentiellement perçue face à son pseudo agresseur. Toute son attention est absorbée par le corps bruyant de l'autre, qui n'est plus perçu dans son identité de personne complexe et ambivalente. D'où là encore le malaise et le stress qui en émanent.

Un terrain de prédilection ?

On pourrait supposer que ce phénomène touche plus particulièrement des personnes dont l'enveloppe identitaire est quelque peu fragile à certains moments de la vie. Je tendrais à penser que ce type de rejet concerne plus particulièrement la psycho-sexualité féminine dans sa construction œdipienne. Je pense également aux traumatismes d'ordres sexuels qui ont laissé des lésions psychiques conscientes et/ou inconscientes, mais aussi à l'hystérie de conversion et à la somatisation en général qui bien sûr concerne les hommes aussi. Sans m'avancer je dirais que ce sont les terrains de prédilection pour la misophonie qui en serait l'un des symptômes aléatoires.

Donc le fond de ma pensée est que cette manifestation est d'ordre psychique, pouvant être assimilée à toute petite échelle à un symptôme de dépersonnalisation créant une modification psychique de l'audition. Une faille dans la paroi *moïque* pouvant tout à fait passer inaperçue, comme tout aussi bien déclencher une baisse de défenses identitaires à des moments précis, telle une manifestation psychosomatique ponctuelle.

Un exemple métaphorique : admettons que vous viviez dans une grande bulle de plastique. Depuis toujours ou presque, existe un trou de quelques millimètres dans la paroi ; il est passé plutôt inaperçu et si de temps à autre vous aviez plus froid que les autres, l'adjectif « frileux » mettait fin au débat. Avec le temps peut-être l'interstice s'est élargi un peu, l'environnement s'est modifié, le mécanisme de chauffage des premiers temps s'est fatigué plus vite à cause d'une moyenne interne plus basse que la moyenne. Bref un jour votre attention se prête totalement à cette petite ouverture qui finalement a modulé pas mal votre gestion de vous-même. Cette attention portée modifie votre interprétation, le sens que vous accordiez au froid, au chaud, aux autres, quelque chose bouge, votre niveau de conscience est bousculé et c'est une forme de dépersonnalisation transitoire qui s'impose pour intégrer la nouvelle définition de ce passé ainsi que la nouvelle configuration qui se profile. Les interprétations vont être modifiées jusqu'aux messages sensoriels, selon votre degré de fragilité.

Dans un langage informatique amateur, cette misophonie serait un peu comme une réinitialisation en mode « sans échec ». C'est pourquoi ces sensations sont plus proches d'une symbolisation primaire. En un sens il s'agirait d'une régression sensorielle enflammant instantanément le Surmoi qui alors brandit le rejet, le dégoût et pousse la personne à dire son écœurement sans comprendre ce qui lui arrive. Au même titre que certains jours les choses semblent plus lumineuses, que les gens semblent plus aimables ou non, nos critères à la base de nos perceptions peuvent se voir bousculés pour des raisons endogènes par l'intermédiaire de nos sens, ponts entre le monde externe et le monde interne. Nous ne sommes pas maîtres de ce qui circule entre les deux et quand l'angoisse s'en mêle c'est que le transit a subi des modifications. Pour quelle raison ? C'est à voir au cas par cas.

A.D.

PETITE PIQÛRE DE RAPPEL

SYMBOLE MNESIQUE

Terme souvent utilisé dans les premiers écrits de Freud pour qualifier le symptôme hystérique.

Dans plusieurs textes autour de 1895 (*Psychonévroses de défense [Die Abwehr-Neuropsychsen*, 1894] ; *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense [Weitere Bemerkungen über die Abwer-Neuropsychosen*, 1896] ; *Etudes sur l'hystérie [Studien über Hysterie* , 1895 ; etc.]), Freud définit le symptôme hystérique comme symbole mnésique du traumatisme pathogène ou du conflit. Soit par exemple : « Le moi réussit ainsi à se libérer de la contradiction ; mais il s'est chargé d'un symbole mnésique qui trouve place dans la conscience, comme une sorte de parasite, sous forme, soit d'une innervation motrice irréductible, soit d'une sensation hallucinatoire constamment récurrente » (1).

Ailleurs Freud compare le symptôme hystérique aux monuments élevés en commémoration d'un événement ; c'est ainsi que les symptômes d'Anna. O. sont les « symboles mnésiques » de la maladie et de la mort de son père (2).

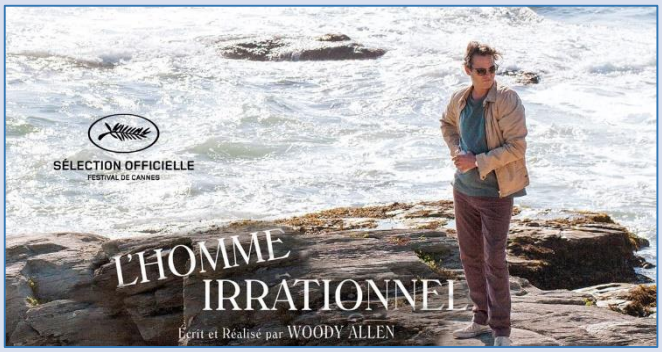
(1) Freud (S.). *Die Abwehr-Neuropsychsen*, 1894. G.W., I, 63 ; S.E., III, 49.
(2) (2) Freud (S). Über psychanalyse, 1910. G.W., VIII, 11-12 ; S.E., XI, 16-17 ; Fr., 125-6.

Laplanche J. et Pontalis J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Quadrige, 2002. p.474.

Le journal de l'LEPM
15 allée Juliette Drouet
34070 Montpellier

Le film du Moi :

« L'Homme Irrationnel » de Woody Allen



Woody Allen, bientôt 80 ans (!!), dans son 47ème film (!) nous a concocté l'histoire d'un prof de philosophie à la dérive face à une jeune étudiante entichée de lui.

Comme toujours on se laisse porter par la narration légère d'Allen qui nous dépeint ici le portrait de ce prof débonnaire, réputé pour ses idées anti conventionnelles, mais qui déprime, boit et se cherche encore. Abe Lucas, la quarantaine séduisante, désabusé par son impuissance à changer le monde, a du mal à trouver un sens à sa vie puisque, avoue-t-il à ses étudiants, « la majeure partie de la philosophie c'est de la masturbation verbale », même s'il aime bien discourir sur les existentialistes. Dépressif majeur, solitaire, il vit renfermé dans son univers intellectuel, en proie à une réalité insoluble... sauf dans l'alcool. Jill, une jeune et jolie étudiante, bien que fiancée, va tomber amoureuse de ce prof de fac, « fascinant et brillant » et déployer une séduction tenace envers lui. Attiré au début par sa collègue Rita, Abe va tomber peu à peu sous le charme de Jill qui n'a de cesse de l'aider à sortir de son mal être. Une bonne partie du film repose sur ce jeu incessant de la raison mêlée de sentiments amoureux, représentée par Jill face aux atermoiements et désillusions d'Abe dont les funestes pulsions ne pourront être refrénées longtemps.

Emma Stone

et

Joaquin Phoenix

Allen est un excellent pilote qui nous fait naviguer dans tous les registres du genre allant de la simple comédie romantique en passant par le polar philosophique jusqu'à la tragédie macabre ; il sait nous rendre humain ce paumé de la philo qui erre lamentablement à la recherche d'un sens à sa vie… Une énième version du crime (presque) parfait qui (re)pose la question de la frontière fragile entre le normal et le pathologique, entre la névrose et la psychose... Enfin pour ceux qui ont adoré le suspens de « Match point », « L'Homme irrationnel », présenté à Cannes cette année mais hors compétition, n'est pas sans quelques ressemblances scénaristiques. Mention spéciale pour le choix de l'illustration musicale jazzy de Ramsey Lewis, pianiste soul des années 60, qui donne le tempo et sublime ici la narration du film en enveloppant l'histoire du sujet dans ses propres arcanes.

Au niveau psychanalytique, ce film est intéressant à plus d'un titre, évoquant la mélancolie quotidienne du prof de philo en phase de vide existentiel qui croit renaître dans un délire projectif basé sur une pulsion de mort libératrice; c'est ainsi qu'il passe à l'acte à la suite d'une conversation entendue par hasard dans un self (un vrai), mais qui lui donne le prétexte de sortir de son impasse dépressive en fonçant dans le mur destructeur de ses propres fantasmes. Abe Lucas illustre à lui seul le classique conflit interne ça/surmoi, ainsi que l'autre conflit moi/monde extérieur dont il est prisonnier. Cet homme irrationnel qui cultive la déraison, est magistralement interprété par Joachim Phenix (Gladiator, Golden Globe pour son interprétation de Johnny Cash dans Walk the Line) ; l'étudiante est jouée par la nouvelle et belle égérie d'Allen, Emma Stone, qui incarne un surmoi tendre, et dont le moi naïf est perturbé par la dérive de ce prof éminent qu'elle adule. Sa séduction illustre son désir de le sauver de ses errements intellectuels et affectifs, preuve d'un amour fantasmé. Un face à face détonnant et habile où les 2 protagonistes jouent à la fois un marivaudage frivole et une pièce de tragédie antique...Tout l'art d'Allen consiste à mêler subtilement ces ingrédients pour en faire une superbe variation sur l'inconstance humaine et les limites du désir.

Un acte (de spectateur) à ne pas manquer !

G.P.

Le journal de l'I.F.P.M.
15 allée Juliette Drouet
34070 Montpellier

UNE RENCONTRE PARTICULIERE

Ce mois-ci Michèle Escande-Codinach répond aux questions d'Erika Jouval, étudiante en 3ème année à l'I.F.P.M. de Montpellier. Une façon pour nous de retrouver les notions de fond qui animent ou ont animé notre parcours tout au long de notre cursus !

E.J. : *Bonjour Madame, merci infiniment de répondre à cette interview qui, j'en suis certaine, donnera de précieux éléments de réponse à tous les étudiants qui, comme moi, se posent beaucoup de questions sur la formation et la pratique de la psychanalyse. Ma première question concerne votre engagement dans cette profession. Comment avez-vous rencontré la psychanalyse et qu'est-ce qui vous a motivé à suivre une formation de psychanalyste ?*

M.E.C. : J'ai toujours du mal à répondre à cette question, car la psychanalyse a toujours été pour moi comme une évidence. Je suppose que c'est ce que l'on appelle une vocation. J'étais dès mon adolescence attirée vers les problématiques humaines, le mal être, le mal de vivre... Normal pour un adolescent ! Mais je cherchais des réponses, d'abord philosophiques, puis j'ai découvert Freud... Je pouvais mettre des mots sur ce que je pressentais. J'ai alors désiré faire de la psychanalyse mon métier afin d'en faire bénéficier les personnes en souffrance psychique. En outre, les psychanalystes et en premier lieu S. Freud, représentaient pour moi le phantasme d'un idéal intellectuel auquel je rêvais d'accéder ....

E.J. : *Au début de votre formation, pensiez-vous en faire votre profession ou est-ce une décision que vous avez prise plus tardivement ?*

M.E.C. : Donc oui, lorsque je me suis inscrite à la formation à l'IFPM, l'objectif était d'en faire ma profession. Enfin ! Car j'avais pris des chemins de traverse, faits des compromis, sans jamais perdre de vue le cap. Alors quand j'ai emménagé à Montpellier, j'ai regardé les formations existantes... et l'IFPM ouvrait ses portes. Encore une fois, ce fut une évidence.

E.J. : *Quelles sont les difficultés que vous avez rencontrées lors de votre formation et comment avez-vous réussi à les dépasser ?*

M.E.C. : Honnêtement et en toute humilité, la formation pour moi n'a été que du bonheur ! Plus la formation avançait, plus je me sentais à ma place. Plus je trouvais des réponses dans les concepts étudiés, plus j'avais de questions, des envies de connaissance. L'analyse didactique, que j'ai entreprise dès mon inscription en première année fut aussi une expérience très enrichissante. Une connaissance de soi inégalable. Le plus éprouvant fut peut être la rédaction du mémoire. Car on y met beaucoup de soi. La reconnaissance qui doit en découler crée sûrement un surinvestissement de ce travail. Mais l'issue en est tellement bénéfique. Ces cinq années de théorie, plus l'analyse, plus le mémoire sont indispensables pour se sentir (presque) prêt à prendre en charge des patients. Ensuite, l'expérience de la clinique fait le reste.

E.J. : *Quelles sont, selon vous, les plus grandes difficultés rencontrées dans ce métier ?*

M.E.C. : Pour moi, les seules (mais pas les moindres) difficultés rencontrées concernent notre légitimité auprès des institutions. Je trouve regrettable que la mentalité française demeure fixée à la seule valorisation du diplôme universitaire. De fait, malgré nos compétences, il reste encore difficile d'occuper un poste dans une institution (hôpital, clinique, IMP, etc...). Peut-être notre formation mériterait d'être mieux connue...pour rassurer sur nos compétences et notre sérieux.

E.J. : *Vous avez dit un jour que la psychanalyse était devenue votre "seconde langue maternelle", pouvez-vous expliciter ce point ?*

M.E.C. : En effet, j'entends par cela deux choses. La première est que la rencontre avec la psychanalyse m'a permis d'ouvrir mon regard sur le fonctionnement humain et donc sur le fonctionnement du monde. Et j'ai l'impression aujourd'hui de ne plus pouvoir regarder le monde, à tout niveau, sans ce prisme (voire lucidité).

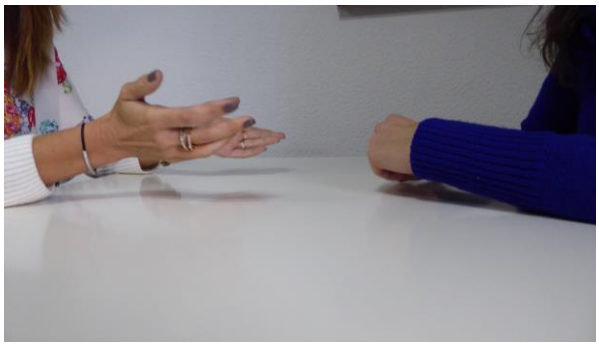
La deuxième est que j'ai le sentiment d'avoir acquis un vocable tellement riche, abouti, précis, voire imagé, que s'exprimer avec le langage commun me paraît plus fade et moins approfondi. Un peu comme lorsque vous parlez une langue étrangère, sans la maîtriser. Vous allez parfois employer un mot, parce que c'est le seul que vous connaissez, tout en sachant qu'il n'exprime pas de façon assez précise et adaptée ce que vous voulez dire. Cela s'avère frustrant ! D'ailleurs de plus en plus de termes issus de la psychanalyse sont détournés et employés dans le langage commun. Mais même si la tentation est grande de céder au plaisir et à la facilité en donnant la suprématie à cette deuxième langue plus élaborée, il me paraît important de garder la capacité à s'exprimer en langage simple. Ceci afin de pouvoir transmettre cette discipline et la rendre accessible. Je trouve regrettable et dommageable de faire de la psychanalyse une chose hermétique et élitiste.

E.J. : *Prenez-vous des notes pendant une séance et si oui pourquoi ?*

M.E.C. : J'ai pris des notes ma première année de pratique, essentiellement pour me rassurer. Aujourd'hui je préfère être dans une attention flottante et, dans les séances en face ã face, accorder au patient le soutien de mon regard. Selon la séance, je peux prendre des notes dans "l'après coup", ou encore après une première rencontre afin de noter les points importants de l'anamnèse.

E.J. : *Arrivez-vous facilement à retenir les détails de vie de chacun de vos patients ?*

M.E.C. : J'ai toujours trouvé, à regret, ma mémoire peu performante. Pourtant, je constate dans le cadre de ma pratique professionnelle une capacité à retenir sans difficulté ce que me livre chacun de mes patients. J'explique ceci par la qualité du transfert et la connexion qui s'établit entre l'analysant et son analyste. A chaque séance, dès que le patient s'allonge ou s'assied face à vous, tout revient à l'esprit. D'où le questionnement de l'utilité des notes. Mais je pense que cela est propre à chacun. Il s'agit peut-être aussi de se faire confiance. Et cela vient avec l'expérience.



E.J. : *Avez-vous des activités diversifiées dans le cadre de votre métier ? Et si oui, lesquelles ?*

M.E.C. : J'ai la chance de faire de la formation ainsi que de la supervision auprès de professionnels de santé. Cela me permet en effet de varier mon activité professionnelle. Je pense aussi, que ces deux aspects de ma pratique s'enrichissent mutuellement. J'ai également le plaisir de transmettre auprès des élèves de l'institut de Montpellier via des ateliers cliniques.

E.J. : *Arrivez-vous à ne pas mettre trop d'affect avec vos patients et comment gérez-vous votre implication personnelle ?*

M.E.C. : Vous touchez là, je pense, un point crucial de notre profession. On est au contact toute la journée de personnes en souffrance. Difficile de ne pas être touché! Certaines histoires peuvent faire écho à notre propre histoire. Plus simplement, certaines personnes nous apparaissent plus sympathiques. Or, nous devons veiller absolument à conserver notre neutralité bienveillante, indispensable au travail du patient. D'où l'importance de l'analyse didactique qui nous permet d'aborder toute problématique avec le recul nécessaire. Et en cas de contre-transfert, nous devons faire preuve d'humilité pour nous rendre en supervision. Dans notre intérêt et celui du patient.

E.J. : *Pour terminer, auriez-vous quelques conseils à donner à un étudiant en psychanalyse ?*

M.E.C. : Je ne suis pas sûre de pouvoir me permettre un conseil. Mais si je dois en prodiguer un, ce serait de démarrer rapidement l'analyse didactique. Elle est essentielle pour soi, mais elle permet aussi de faire le lien entre le travail personnel sur le divan et l'apport théorique. Ainsi, tout fait lien, prend sens et s'intègre plus aisément.

Le journal de l'LEPM.
15 allée Juliette Drouet
34070 Montpellier

« Lou », à l'école de Freud (Suite)

SOIREE DE DISCUSSION : Sado-masochisme ***Mercredi 6 novembre 1912***

Freud a annoncé officiellement la défection de Stekel (comme si elle ne concernait que le groupe de Vienne, alors que je connais par Adler les intentions de Stekel ; Freud les a également percées à jour, maintenant. (Il a fallu quand-même me taire).
Conférence de Sadger sur le sado-masochisme. Freud n'a pas dit grand-chose après la conclusion et a laissé chacun à son ennui. Il pensait avec raison que si le dégout ne suscitait pas de résistance, l'ennui paralyserait l'intérêt professionnel en raison du côté écœurant d'un matériel qui n'était même pas judicieusement classé. Il y a incontestablement chez Sadger quelque chose éveillant l'impression qu'il lui manque moins la possibilité que le désir d'élever, par une pénétration spirituelle, son matériel au –dessus du rebutant, de la matière en soi ; mieux, que le recours à l'analyse le gêne dans sa contemplation silencieusement béate. Il jouit probablement plus de ses malades qu'il ne leur vient en aide ou ne s'instruit par eux. Entretien avec Freud au sujet de sa charmante lettre, qui restera pour moi un présent inestimable. Rentrée à la maison avec Tausk et Federn : la conversation roulait sur Adler, envers lequel Federn se montre plus juste que Tausk, me semble-t-il ; mais Adler tirerait plus de profit du soutien du second. Tausk va faire un cours sur Freud, auquel j'irai volontiers.

Lou Andreas-Salomé à l'école de Freud Journal d'une année, 1912-1913- Ed . Le petit Mercure, 2000.

LE SIGNE DU MOIS : Scorpion

Ida Bauer (1er novembre 1882-21décembre 1945) est une patiente célèbre de la psychanalyse freudienne, dont le cas est relaté sous le titre Fragment d'une analyse d'hystérie : Dora dans les Cinq psychanalyses. Traitée par Sigmund Freud en 1900.

C'est en raison du thème délicat abordé que Freud ne publia le récit de cette cure que cinq ans après celle-ci (1905), qu'il désigna sa patiente sous un pseudonyme (« Dora »).

En 1899, Ida Bauer avait donné une gifle à un ami de son père qui tentait de la « séduire », autrement dit qui l'agressait sexuellement. Traitée d'affabulatrice, elle avait été envoyée se faire « soigner » chez Freud. Elle souffrait alors de certains symptômes, parmi lesquels une forte et persistante toux, qui furent diagnostiqués comme hystériques par le psychanalyste.
Au détour de la cure, il s'avéra que son père avait une aventure avec la femme de son ami, qu'Ida éprouvait envers lui un fort ressentiment et qu'elle avait bien été victime d'agressions sexuelles. Freud déclara déceler chez elle un désir inconscient pour cet ami (l'homme qui avait tenté de la violer et qu'elle avait giflé), ce qui poussa Ida Bauer à interrompre l'analyse après onze semaines.

https://fr.wikipedia.org/wiki/Ida_Bauer
Photo https://www.pinterest.com/pin/472878029596338100/

Il est toujours amusant d'observer chaque année cet événement très commercial qu'est Halloween. Au même titre que le carnaval. Comme Freud l'expliquait dans « Totem et Tabou », nous retrouvons cette permissivité exceptionnelle qui donne à chacun la possibilité de décharger ses pulsions et de jeter momentanément son Surmoi aux oubliettes. Une parenthèse d'excessivité, nécessaire au maintien de la structure sociale…

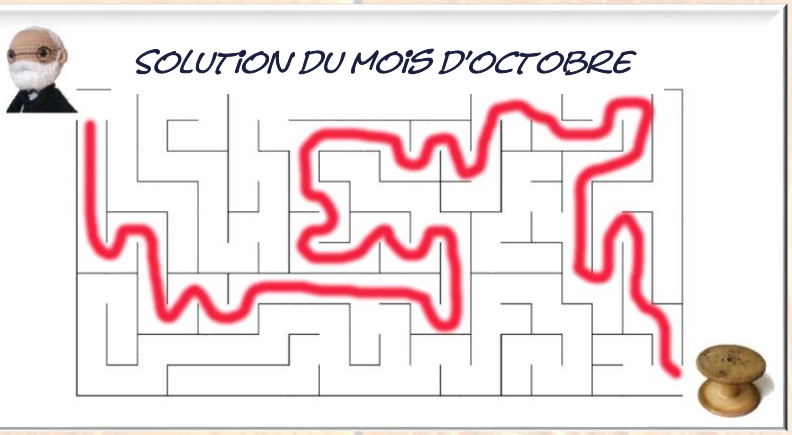
Moyen infantile permettant par le déguisement et la récolte de sucreries, de réveiller le petit pervers polymorphe qui est en nous. Une période de clivage donc qui célèbre une fois de plus cette année l'ambivalence du deuil pour certains et la fête de la citrouille pour d'autres…

A.D.

Le journal de l'I.F.P.M.
15 allée Juliette Drouet
34070 Montpellier

- Avant j'étais schizophrène,
mais maintenant nous allons beaucoup mieux !

SOLUTION DU MOIS D'OCTOBRE



Mots cachés

A	O	V	B	A	É	S	N	T	H	R	E	W	U	M	U
Z	C	K	Y	B	N	T	E	A	B	U	O	J	W	O	E
S	Z	E	K	E	E	R	U	U	E	V	N	L	B	E	R
Q	B	O	P	X	R	U	T	U	R	B	U	N	Y	Z	E
R	G	C	I	W	G	C	R	Y	G	O	O	E	L	F	J
P	I	Y	I	F	I	T	A	L	E	M	Q	I	I	Q	U
C	I	G	A	R	E	U	L	A	R	A	H	A	Q	T	T
K	C	A	V	U	S	R	I	O	E	C	P	U	J	I	E
F	L	I	E	S	S	E	T	R	T	H	O	A	Y	I	P
I	A	U	T	R	E	R	É	A	I	I	Q	Z	P	Y	E
F	D	B	I	V	Y	D	E	L	T	N	A	X	B	T	Y
Y	I	T	R	A	U	M	A	I	B	E	I	A	G	P	Q
U	V	W	J	L	O	E	A	T	E	I	T	O	T	E	M
S	A	E	E	S	W	S	O	É	U	Z	N	S	E	F	Q
Q	N	M	M	E	Y	F	A	N	A	L	Y	S	E	E	O
M	A	G	I	Q	U	E	W	S	U	I	A	B	C	I	O

Rédacteur en chef :
Armand Darsel
Directeur de la publication :
Georges Philibert

Retrouvez Psy Chic sur la page Facebook de l'I.F.P.M. ou en PDF sur :
http://armandarsel.wix.com/pole-psychanalyse

Magique	Energies	Structure
Neutralité	Autre	Oralité
Cigare	Valse	Divan
Analyse	Totem	Bergeret
Fliess	Trauma	Machine

Dessins Halloween : http://www.torange-fr.com/Fashion-and-beauty/clipart/cliparts-dHalloween